

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

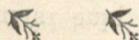
Paraissant le 1er et le 3ème samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

<p>ABONNEMENT</p> <p>UN AN \$2.00</p> <p>SIX MOIS 1.00</p> <p>Strictement payable d'avance</p>	<p>REDACTION</p> <p>80, Rue Saint-Gabriel, Montreal.</p> <p>TEL. BELL MAIN 999</p>	<p>A L'ETRANGER :</p> <p>Un an - - - Quinze francs</p> <p>Six mois - - - Sept francs</p> <p>Strictement payable d'avance</p>
<p>CHAMBRE 44</p> <p>20 rue Saint-Jacques, Montreal</p>	<p>ADMINISTRATEURS</p> <p>VALIQUETTE & DUBE</p>	<p>Tel. Bell Main 3795</p>

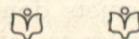
IDYLLE



Ta beauté radieuse illuminait mon rêve.
 Des flûtes et des chants résonnaient sur la grève;
 Les pins embaumaient l'air de leur vive senteur;
 Et des couples erraient avec grâce et lenteur
 A travers les bosquets mystérieux de l'île.
 Que cette après-midi fut joyeuse et tranquille!
 Tandis qu'une mer bleue aux flots étincelants
 Mouillait mon front d'écume et baisait tes pieds blancs,
 Non loin de nous, l'essaim des Dryades légères
 Dansait pudiquement dans les hautes fougères.
 Couché sur le rivage et regardant les yeux
 Je laissais mon amour pur et silencieux
 S'élever jusqu'à toi pendant ces heures saintes.
 Tes cheveux, couronnés de grappes de jacinthes,
 D'un flot brillant et noir baignaient ton cou neigeux.
 bercée au bruit lointain des chansons et des jeux,
 Ton âme apparaissait dans ton vague sourire;
 Et les flûtes mêlaient aux accords de la lyre
 D'harmonieux sanglots et des plaintes d'amour.
 Tu me l'abandonnais, ton âme, sans retour,
 Et mes profonds désirs perdaient leur violence,
 Car je pouvais baiser le virginal silence
 Des lèvres qui m'avaient tenté cruellement.
 Les saphirs de la mer et le beau ciel clément
 Rayonnaient au soleil immortel de la Grèce;
 De longs soupirs passaient dans l'air plein de tendresse;
 La souffrance et le mal nous étaient inconnus,
 Et moi, comme la mer, je baisais tes pieds nus.

MAURICE BOUCHOR.

PREFACE



Mes dits ne sont, hélas! que des fagots de grève
 Qui brûleront un soir pour quelque nautonnier;
 Mais qu'importe! du moins la cendre de mon rêve
 Ne sera pas entière enfouie au aravier.

Qu'importe que l'on soit dans l'ombre et la poussière,
 Que nous vivions de fièvre et maigres loqueteux?
 Mes loques sont à moi comme aux grands la lumière,
 Je vais sous ma guénille et n'en suis point honteux

Si le guignon partout charge notre carrière,
 Notre sincérité peut nous venger un jour:
 Si les fardeaux sont lourds l'âme est ardente et fière,
 Avec tout son espoir, avec tout son amour...

Contentons-nous de peu, mon âme, sur la terre,
 Car la terre qu'on raille, hélas! attire à soi!
 O monde, si j'ai ri de ta vaine poussière,
 Ce fut en me sentant de vil prix, comme toi!

LOUIS-JOSEPH DOUCET.

(Préface à "La Chanson du Passant").